

alter ego

le journal #106

Réalisé par des usagers de drogues,
des bénévoles et des travailleurs
sociaux de l'association Aurore

Dossier

L'alcoolodépendance

**Les droits
des usagers vus
par eux-mêmes**

**Quand un bénévole
trouve sa vocation**

SOMMAIRE / #106

ÉDITO

Quelques souvenirs de Nicole Maestracci, grande dame de la RdR 1

ECCOS DE EGO

L'atelier écriture au centre d'accueil 2

Un futur sans COVID 3

LE BÉNÉVOLAT À EGO ET STEP

Les usagers bénévoles à EGO 4

Bénévole à STEP, quand un bénévole trouve sa vocation 5

DROITS DES USAGERS

Ce que pensent les usagers de leurs droits 6

Les ambitions du nouveau CVS 7

L'application smartphone : MANO 8

DOSSIER / L'ALCOOL

Le sevrage alcoolique en milieu hospitalier 10

Espace Marcel Olivier 12

Les activités de RDR alcool au centre d'accueil EGO 13

Directeur de la publication
Léon Gomberoff

Secrétariat d'édition
Maxime Grimbert

Réalisation graphique
Paula Jiménez

Ont participé à ce numéro
Julien Azuar, Booba, Julia Clo, Thomas
Cournée, Guillaume Demirhan, Olivier
Dobre, Hicham, les usagers du CAARUD
EGO, Grigol Kublashvili, Inès Sanz, Soufiane.

Photos et illustrations
© Camille Déjoué
© Elie Punk

Peinture de couverture et 4^{ème} de couverture
© Jaky
Peinture collective

Imprimerie ADVENCE
139 rue Rateau – 93120 – La Courneuve
Parution trimestrielle ISSN 1770-4715

ego

Est un service de
l'association Aurore.
Il reçoit et accompagne des usagers
de drogues dans une démarche de
réduction des risques

EGO – Association AURORE
13, rue Saint-Luc – 75018
Tel: 01 53 09 99 49
alterego@auore.asso.fr

QUELQUES SOUVENIRS DE

Nicole Maestracci

Grande Dame de la RdR

Magistrate, présidente de la Mission interministérielle de lutte contre les drogues et les toxicomanies (MILDT aujourd'hui MILDECA), de 1998 à 2002, Nicole Maestracci, décédée le 7 avril dernier à 71 ans, marqua profondément cette institution, l'engageant délibérément dans une démarche de réduction des risques (RdR). Et l'ouvrit vers un plus large public, en prenant en compte les besoins des usagers.

La RdR a d'abord été mise en œuvre par des femmes en France : Michelle Barzach, Simone Veil, Anne Coppel et Nicole Maestracci sont les grandes dames de la RdR de ce pays. Nicole Maestracci s'engagea aussi bien auprès des usagers de drogues que des professionnels de santé.

Née en 1951, au départ avocate, puis juge des enfants, elle devint ensuite juge d'application des peines à Bobigny. Sous l'égide du garde des Sceaux, Robert Badinter, elle est chargée d'expérimenter au début des années 1980, au sein de l'administration pénitentiaire, une nouvelle politique pénale alternative à l'incarcération : le travail d'intérêt général.

Toujours pragmatique, c'est aussi à cette époque qu'elle « ferme les dossiers » des prévenus héroïnomanes atteints du sida. Elle prend alors « conscience que les gens qui allaient le plus mal prenaient beaucoup de produits ». En 1997, lors d'un colloque, Bernard Kouchner, ministre de la Santé du gouvernement Jospin, la remarque et va lui confier la présidence de la MILDT. Avec un deal préalable : liberté de parole complète, à la seule condition de ne pas remettre en cause la loi de 1970 [*la prohibition, NDLR*]. Même si elle a pris conscience que, « sur les conséquences sanitaires, on marche sur la tête, avec une politique trop modeste pour l'alcool et le tabac, et bien trop alarmiste pour les drogues illicites »... Nicole Maestracci insuffla alors à cette institution un changement d'orientation radical. Il est vrai que l'épidémie de sida, qui avait fait tant de victimes parmi les usagers de drogues au cours de la décennie passée, obligeait à modifier les politiques publiques en

la matière, en accentuant la prévention, la seule répression ayant alors largement montré ses limites, sinon ses impasses. Vraie rupture, ce changement se concrétise avec la publication du très détaillé « Petit guide de la MILDT », intitulé *Savoir plus, risquer moins*, largement diffusé, qui proposait une présentation scientifique, mais accessible, de tous les stupéfiants disponibles (avec leurs effets, leurs risques sanitaires respectifs, les modes de consommation, et même des photos de chaque produit !). L'objectif était simple : informer le public, en particulier la jeunesse, sur les psychotropes, qu'ils soient licites ou illicites. La MILDT remplissait là l'une de ses fonctions fondamentales, d'information et de prévention du public.

Autre souvenir de cette magistrate, *a priori* éloignée du monde des addictions. C'est durant son mandat qu'animent un magazine hebdomadaire, « Urb », sur la radio techno Radio FG, qui traitait de questions de société et de santé, je l'invitais plusieurs fois à venir parler de drogues et de politiques publiques de santé et de sécurité. Alors que l'émission avait lieu en direct le dimanche soir de 19h à 20h, elle accepta trois ou quatre fois l'invitation, me confiant à chacune de ses venues : « votre radio s'adresse aux jeunes, il est donc important que je vienne parler de prévention vis-à-vis des drogues. C'est mon devoir. Même le dimanche soir ! » Et il faut reconnaître que rares étaient les hauts fonctionnaires à venir dans nos studios, surtout à un tel horaire !

Avec cette même volonté de prévention, Nicole Maestracci élargit alors le domaine d'intervention et de recherches, de l'Observatoire français

des drogues et des toxicomanies (OFDT) – qui dépend de MILDT – aux drogues illicites et licites, dans une appréhension globale des addictions faisant fi de la seule limite ou définition pénale, dans une logique de santé publique. Annonçant déjà la transformation, dès son intitulé, quelques années plus tard, de la MILDT en MILDECA, c'est-à-dire prenant en compte non plus seulement les « toxicomanies » dues aux drogues illicites, mais l'ensemble des phénomènes addictifs. Où la question de la loi devient *in fine* secondaire, la dépendance se moquant pas mal du statut juridique de l'objet sur lequel les personnes développent une addiction.

Si cette haute magistrate poursuivit ensuite une carrière brillante jusqu'à siéger au Conseil constitutionnel, où elle fut nommée par François Hollande en 2013, Nicole Maestracci ne cessa jamais de s'engager en faveur des plus démunis. Elle présida, de 2004 à 2012, la Fédération nationale des associations d'accueil et de réadaptation sociale (FNARS, aujourd'hui FAS ou Fédération des acteurs de la solidarité), vaste réseau d'organismes et de services sociaux ayant un vrai poids auprès des autorités publiques.

Elle a aussi siégé au Conseil d'administration de l'association Aurore pendant plusieurs années. Mais Nicole Maestracci reste sans aucun doute l'une des présidentes les plus marquantes de la MILDT, organisme de l'État majeur pour les politiques de drogues et surtout de réduction des risques. EGO présente ses condoléances à sa famille et à ses proches.

Olivier Doubre

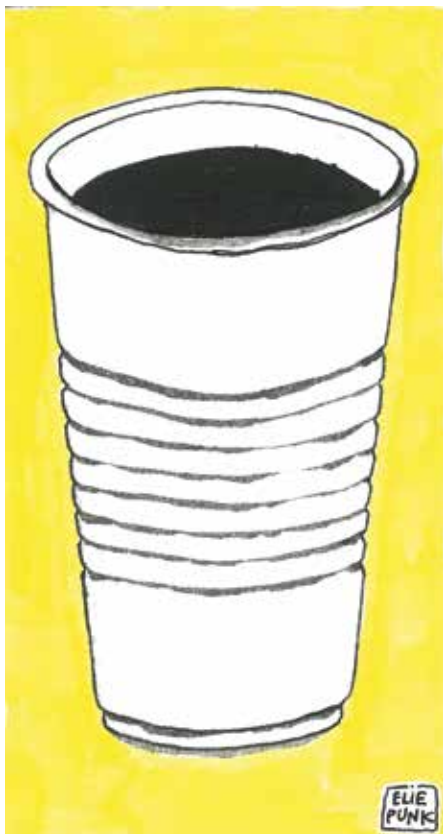
Atelier d'écriture

Par des usagers du CAARUD EGO

Un atelier d'écriture hebdomadaire s'est tenu pendant des années au CAARUD EGO jusqu'à début 2022. Usagers et professionnels écrivaient ensemble, qui une lettre à une amoureuse ou à la direction, qui une grille de mots croisés sur le thème des consommations ou des autres usagers, qui quelques paragraphes de biographie romancée. Désormais, l'atelier a été remplacé par des sessions d'écriture plus informelles, avec les usagers intéressés, et aux moments les plus opportuns pour eux. Nous reproduisons ici quelques-uns des textes écrits depuis janvier.

Le CAARUD

« Quand je rentre, je vois les tables rondes à l'accueil [...], la télé allumée. J'entends la musique. Il y a aussi un comptoir, un éducateur qui sert le café, du jus, du thé [...]. Tout autour, des personnes sont assises. Certaines [...] discutent, d'autres jouent, d'autres encore se reposent. Elles ont l'air fatigué, désespéré. Je pense qu'elles sont contentes d'être ici. »



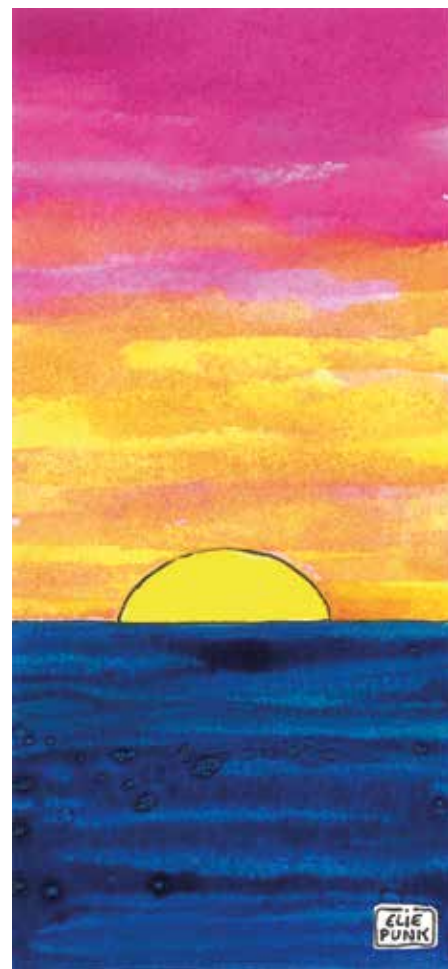
« Je sens une synergie au poste de philharmonie »

« Ma folie a un nom : psychiatrie. Du reste, selon moi, je souffre beaucoup à l'Esprit. L'Esprit [...], n'ayant pas été cependant mesuré à juste titre, s'affole. Concluant à la perte de sens, il est sans doute [plus] instinctif que productif et s'installe la légèreté. La légèreté est un trouble de l'esprit. Sauf que l'esprit ne résulte pas en mots, en réalité. Il est possible qu'apparaisse plus. La réalité, lorsqu'elle est synonyme de pression, [fait] survenir la folie. Une journée [de] repos. [...] Ma folie, légère, s'est envolée [et] laisse en moi la force. »



Portrait chinois

« Si j'étais une chose qui fait du bien, je serais le soleil
Car j'aime la douce lumière de l'aube
Si j'étais à la surface de l'eau, je serais l'écume
Et je pourrais souffler sur le monde endormi
Si j'étais dans le cœur des hommes, je serais la douceur
Pour ajouter à la vie un peu de bonheur
Si j'étais une couleur, je serais le bleu
Et tu pourrais me voir dans les reflets de l'eau
Si j'étais près des étoiles, je serais la lune
Et je couvrirais la terre de lumière dans l'obscurité
Si j'étais une arme, je serais une flèche
Car je veux pénétrer les cœurs
Si j'étais d'une douceur extrême, je serais une plume
Pour te réveiller d'une caresse
Si j'étais ce qui manque au monde, je serais le bonheur »





Un FUTUR sans COVID

Place aux bonnes nouvelles !

Pour écrire cet article, nous avons proposé à des usagers d'EGO de parler du COVID. Ils et elles semblent unanimes. Plutôt que de revenir sur les difficultés nouvelles induites par l'irruption de l'épidémie et les restrictions mises en place dès 2020, ils et elles préfèrent voir les côtés positifs qui commencent à pointer le bout du nez. En voici quelques-uns dont ils et elles nous ont fait part.

« Entre la fin des masques obligatoires partout et la reprise des repas partagés au centre d'accueil du CAARUD EGO, j'ai l'impression qu'on va retrouver la liberté. [...] Et s'il y a moins de peur du COVID, il y aura plus de monde dans la rue et en terrasse. Pour nous qui faisons la manche, ça va changer beaucoup de choses. Personnellement, je sais que je vais plus souvent taxer des femmes (mendier auprès des femmes), déjà parce que c'est un peu plus efficace et puis ça me permet de faire un peu de charme. »

« C'est vrai que notre participation, à nous les usagers, dans la vie d'EGO a baissé pendant le COVID. C'était déprimant de pouvoir rien faire à cause du COVID, les sorties annulées au dernier moment et tout. Mais là ça va repartir ! »

Par des usagers du CAARUD EGO

« Maintenant qu'y a p'u besoin de "pass sanitaire" dans les trains, je peux prendre un TER pour m'éloigner de Paris. Ça permet d'être hébergé chez des connaissances en banlieue lointaine et de quitter un peu les consos... Et tout ça sans devoir me cacher en permanence des contrôleurs et des agents de sécurité pour faire les trajets. »

« C'est grâce à la fin du COVID qu'une équipe de tournage est venue pour faire une reconstitution historique dans notre quartier (notamment rue Saint-Luc, devant le centre d'accueil du CAARUD EGO). Ils ont apporté les calèches, retiré les panneaux de signalisation et retapé les murs des commerces. Et grâce à ça, j'ai fait un TikTok sur une photo que j'ai prise de la plus belle ville de Paris : la Goutte d'Or ! Ça m'a fait tellement plaisir. »



bénévole à EGO

Plusieurs programmes ont été pensés au sein des services EGO pour permettre aux usagers de s'impliquer bénévolement dans l'association. Deux professionnels qui encadrent ces activités nous les présentent.

Qui, dans le quartier de la Goutte d'Or (18^{ème} arrondissement de Paris), sait qu'une partie de l'espace public est entretenue par les consommateurs des CAARUD et CSAPA EGO ? Depuis moins d'un an, Espoir Goutte d'Or propose de nouvelles missions de bénévolat aux consommateurs de drogues qui fréquentent ses services. Les personnes qui participent au programme « Bénévolatous » redonnent des couleurs au quartier. A raison de quelques heures par semaine, elles choisissent l'une des missions proposées et se voient remettre au bout d'un mois une attestation en bonne et due forme.

La première mission proposée par ce programme consiste à « ramasser des seringues ». L'expression, courante dans le milieu de la réduction des risques, désigne un processus plus complexe qu'il n'y paraît. Deux professionnel-le-s du CAARUD et du CSAPA EGO et quatre bénévoles bénéficiaires de ces deux structures se chargent de « nettoyer » les territoires de la Goutte d'Or mais aussi de Stalingrad, des portes de la Chapelle et de la Villette et du canal de l'Ourq, où les usagers de drogues sont nombreux à consommer en extérieur. Face à l'impossibilité de ratisser chaque centimètre carré d'un espace si vaste, l'expertise des consommateurs et anciens consommateurs est essentielle ! Grâce à celle-ci, la petite équipe inspecte directement les lieux « à la mode » qui varient de semaine

en semaine : sanisettes, porches, buissons, locaux techniques... Avec précaution, ils s'équipent d'une pince d'un mètre cinquante, récoltent le matériel de consommation usagé abandonné (seringues, pipes à crack...) et l'enferment soigneusement dans un container jaune criard conçu pour ces déchets d'activités de soins à risques infectieux (DASRI).

La deuxième mission proposée dans le cadre de Bénévolatous se nomme « Magnolias », menée en partenariat avec Abdel, de l'association La Goutte Verte*. Elle a pour but d'entretenir des espaces verts dans les rues du quartier, comme l'installation d'imposants pots de fleurs multicolores à proximité de barrières de chantier ou de panneaux de signalisation maussades. Abdel, accompagné d'un éducateur spécialisé du CSAPA et d'une de ses homologues du CAARUD, invite les personnes accueillies dans les services de réduction des risques à s'impliquer dans la démarche, déjà menée essentiellement par des bénévoles issus d'autres horizons. L'association la Goutte Verte réalise également des supports pédagogiques, notamment à destination des écoles primaires du quartier, auxquels peuvent participer les bénévoles.

Enfin, une troisième mission se déroule directement sur le site du CSAPA EGO. Il s'agit de cours d'alphabétisation pour des personnes généralement francophones mais qui ont du mal à lire et écrire, des cours de français pour les personnes russophones, d'autres encore pour celles par-

lant géorgien. Une douzaine de personnes les suivent chaque semaine. D'autres usagers sont invités, dans le cadre de Bénévolatous, à assister les professionnels dans la mise en œuvre de ces ateliers.

« Bénévolatous favorise les liens sociaux, les échanges interculturels et les rencontres », expliquent les salariés en charge du programme. Les bénéficiaires en profitent pour s'éloigner temporairement du quotidien de la rue et de leurs addictions. Pour certain-e-s, il s'agit surtout d'une manière d'occuper le temps libre, tandis que d'autres plus éloigné-e-s de l'emploi, peuvent aussi en profiter pour engager une dynamique d'insertion. Une partie d'entre elles et eux ne sont pas francophones et leur participation à Bénévolatous est également une manière informelle de pratiquer la langue.

Le monde associatif regorge d'offres de missions bénévoles de toutes sortes. L'une des spécificités de Bénévolatous est d'être un programme ouvert à des personnes qui ont généralement du mal à accéder aux autres dispositifs de bénévolat parisien : des personnes consommatrices de drogues, souvent porteuses de diverses fragilités et parfois de troubles psychiatriques apparents, régulièrement sans papiers ou confrontées à la barrière de la langue. Bénévolatous ne compte pas les laisser sur le carreau !

Julia Clo et Grigol Kublashvili

* <https://goutteverte.wordpress.com/>



© Camille Déjoué

« JE VOULAIS AVOIR UN IMPACT SUR LE RÉEL »

Bénévole à STEP, quand un bénévole trouve sa vocation

Un nouveau bénévole a rejoint l'équipe du CAARUD EGO et participe à l'accueil du public à STEP une demi-journée par semaine. Il témoigne des premiers mois de cette expérience.

J'ai enfin passé la porte de STEP pour la première fois un jeudi de janvier. J'habite à 10 mètres du site depuis des années. Je vois des consommateurs de crack en difficulté tous les jours en bas de chez moi, au métro, dans les squares... et je ne veux pas rester les bras croisés. Je suis étudiant en sciences de la terre, c'est assez frustrant ; je voulais avoir une activité avec un impact réel et direct.

Depuis, je passe quelques heures par semaine derrière le comptoir, avec les professionnels. On discute avec les usagers, nous répondons à leurs questions de RdR, mais écoutons aussi leurs

déboires affectifs ou institutionnels. En venant ici, je me doutais bien que je n'allais pas être seulement un distributeur automatique de pipes à crack.

Les personnes que j'y rencontre ne correspondent pas aux stéréotypes que l'on peut avoir. J'ai débriefé ma première journée avec un membre de l'équipe d'EGO tandis qu'un chien fougueux essayait d'escalader le comptoir. Toutes les personnes qui viennent ici, aussi différentes soient-elles les unes des autres, sont mes voisins et voisines. Je ne les connais pas encore personnellement mais, au fil des semaines, je revois les mêmes têtes régulièrement.

Mes amis fument un peu de shit, quelques-uns sont alcooliques bien sûr ou consomment d'autres drogues de manière récréative, mais rien de plus... du moins pour l'instant. Ici, on réalise aussi que les consommations, des plus légères aux plus problématiques, touchent de nombreuses catégories de personnes. C'est enrichissant de se sentir utile et c'est passionnant de découvrir l'envers de ce décor. Après une journée pareille, je suis convaincu qu'il faut que je continue dans le social, d'une manière ou d'une autre.

Loïc
(prénom modifié à la demande de l'auteur)



© Camille Déjoué

Les droits des usagers vus par eux-mêmes

« C'est quelqu'un du siège, pour de vrai de vrai ? », nous demande une personne accueillie avec de grands yeux. Au centre d'accueil du CAARUD EGO, la venue d'Hubert Pénicaud, responsable de l'engagement citoyen et de la participation des usagers de l'association, était tout un évènement. Le 9 mars dernier, une quinzaine de personnes se sont rassemblées autour de lui dans la grande salle pour discuter de leurs droits et devoirs pendant plus d'une heure : le nombre de personnes réunies, concentrées pendant si longtemps nous a semblé être un record. Nous retranscrivons une partie de leurs réactions.

« A EGO on peut faire des démarches, avoir un suivi médical, ceux qui ne savent pas lire peuvent enfin comprendre les courriers qu'ils reçoivent... C'est très bien que les travailleurs sociaux soient là pour tout ça. Mais nous aussi, on veut faire profiter de notre expérience », synthétisent plusieurs "anciens" qui ont décroché d'une partie de leurs addictions.

« Nous, on veut bien participer, s'entraider, chercher ensemble des solutions qui conviennent à tout le monde pour résoudre les problèmes (notamment les violences qui surviennent parfois dans les lieux d'accueil). Mais pour ça on a besoin des bons outils, commence à nuancer l'un des représentants des usagers. Concrètement, il nous faut les infos, connaître le cadre, comprendre les décisions des professionnels, etc. Les usagers viennent nous voir avec des questions ; on voudrait pouvoir répondre mais des fois on ne sait pas quoi dire. »

« Je n'ai cure des élections des représentants des usagers. C'est moi le représen-

tant des usagers de toute façon », déclare un jeune usager poète, sous l'emprise de plusieurs psychotropes. Il ne s'est pas présenté aux élections des représentants.

« D'une manière générale, le droit de vote devrait être obligatoire à partir de 15 ans, comme la majorité sexuelle. Si on peut procréer, on peut voter ! Et les gens devraient être payés lorsqu'ils votent... »

« C'est vrai que parfois, nos droits peuvent être bafoués et nous devons être soudés pour les défendre », acquiesce une partie du public lorsque Hubert leur demande si les droits sont des acquis inébranlables.

« On a un problème de langues au CAARUD, il y a des gens qui ne parlent pas français et c'est dur pour les pros de les aider. Alors que nous on parle toutes les langues. Lui par exemple [il désigne un représentant des usagers] parle au moins 4 ou 5 langues d'Afrique. C'est pratique, non ? »

« Bien sûr que j'ai voté aux élections de nos représentants, il faut qu'ils

puissent demander des trucs, comme la reprise des repas collectifs du vendredi. Je préfère parler en tête-à-tête avec les représentants qui sont des usagers comme moi plutôt que de participer aux réunions ennuyeuses avec les cadres de l'association. J'aime pas les réunions », résume ce quadragénaire qui fréquente EGO depuis plus de 15 ans.

« **T'inquiète pas**, même si tu peux pas rester quand on décide des choses, tu peux compter sur nous pour te raconter ce que tu as manqué », rassure un représentant en se tournant vers une autre personne qui fréquente les services.

« **Parler c'est bien**, mais on a déjà répété plein de fois les mêmes choses, maintenant faut agir pour que ça change. Les mots seuls ne suffisent pas. »

« **Vous pensez qu'on va réussir** à faire respecter complètement la charte, avoir des gens civilisés qui s'écoutent et se respectent ? On demande que ça, on veut bien participer pour l'avoir, mais on va pas y arriver seuls, il faut l'aide des professionnels. »

« **Moi j'aime bien les activités artistiques**. Et puis ça fait venir du monde, ça j'aime bien. S'il y a besoin de moi pour organiser, je suis là. »

« **Par exemple on a demandé à appeler le 115** avec les pros pour que ça marche mieux. Ça a été fait. Et puis après on s'est organisés entre nous pour faire des demandes groupées. Et du coup les pros appellent et demandent pour tous ceux qui en ont besoin ce jour-là. Wallah ça gagne du temps ! »

« **Je ne sais pas si c'est exceptionnel** d'avoir un comité des usagers tous les lundis (comme au CAARUD Ego), où on peut demander des choses et organiser ensemble des sorties et des activités. En tout cas, ça me semble la base. Dommage pour ceux qui ont pas ça dans leurs structures », affirme un usager dont le visage se cache derrière un bonnet tiré jusqu'aux sourcils, un masque en tissu noir et une paire de lunettes de soleil.

« **Est-ce qu'on a besoin de s'organiser ?** Ça va on est des grands garçons, on peut se débrouiller seuls. »

« **C'est heureux quand une idée est émise** et prise en compte, comme le fait qu'on va avoir un nouvel ordinateur à disposition au centre d'accueil. »

« **Merci pour votre participation**, Hubert », conclut un usager comme un pied de nez bon enfant.

Par des usagers du CAARUD EGO.

« Le changement c'est maintenant ! »

LES NOUVEAUX REPRÉSENTANTS DES USAGERS DU CAARUD EGO, ÉLUS EN DÉBUT D'ANNÉE, PRÉSENTENT LEURS AMBITIONS POUR LEUR MANDAT.

« **On va casser la routine des usagers** » Nous avons été élus au Conseil de la Vie Sociale (CVS) d'EGO en janvier 2022. Nous sommes des usagers (de drogues et du CAARUD EGO), mais nous ne voulons pas être que cela, y compris aux yeux du grand public.

Aujourd'hui, certains apprécient le CAARUD pour pouvoir y boire un café, récupérer un peu d'une journée ou d'une nuit difficile passée dehors. Les repas collectifs du vendredi, suspendus temporairement en décembre du fait des restrictions sanitaires, étaient conviviaux et très importants pour garder le moral. Les activités, les sorties, le bingo (dont les modalités sont définies tous les lundis lors d'un comité des usagers), tout ça fonctionne bien.

Pourtant en ce moment, il nous arrive de nous énerver entre usagers ou contre les professionnel·le·s parce que nous sommes frustrés. Je n'ai pas eu ceci ou cela (un travail, un logement...), alors je suis déçu, et il suffit qu'un autre me



Les nouveaux représentants des usagers du CAARUD : Booba, Soufiane et Hicham

regarde d'une certaine façon pour que ça parte – « C'est quoi ton problème ? » – et après c'est la bagarre.

Avoir un travail ça peut changer une vie. Ou avoir un logement. D'ailleurs, certains usagers ici avaient une bonne vie et un bon travail, avant... Il faut que nous changions de regard sur nous-mêmes. Pour faire des travaux et rendre des services par exemple, on a plein de compétences.

Nous allons proposer à tous les usagers de sortir de leur routine, à se saisir de tout ce vers quoi les travailleurs sociaux proposent de nous orienter. Et nous allons proposer à l'équipe des idées pour informer tous les usagers de ce qui existe. Bien sûr tout cela demande des efforts, mais avec la foi on peut déplacer les montagnes.

Booba, Soufiane et Hicham.



**Faciliter notre travail pour mieux
agir auprès de nos publics précaires**

Mano



MANO est un service gratuit dédié aux professionnels de maraude et de lieux d'accueil. C'est une application smartphone pour être accessible en rue lors des maraudes et une interface web pour plus d'ergonomie sur ordinateur.

Les usagers de drogues vivant dans le nord-est parisien présentent de grandes problématiques sociales et médicales ; ils souffrent de pathologies importantes qui leur sont parfois fatales. Les maraudes, adoptant une démarche « d'aller-vers » ont pour objectif de les aider à améliorer leur situation. On prodigue des soins, on accompagne les usagers dans leurs démarches d'accès au droit commun tout en les orientant vers des structures d'accueil, de soin et de réduction des risques. De fait, une maraude représente plusieurs heures en rue, ce qui implique des dizaines, voire des centaines de visages rencontrés et autant de noms et de situations à retenir, sans accès direct à un ordinateur. Ainsi, c'est plusieurs dizaines de professionnels qui se relaient toute la semaine et qui doivent échanger des informations. Par conséquent, l'absence d'outil adapté pour assurer le relais d'informations lors des maraudes constitue la problématique principale rencontrée par les équipes.

Nous avons identifié trois grands enjeux reliés à cette problématique :

- > La difficulté de maintenir une continuité dans le suivi des personnes rencontrées et à partager ces informations au sein de l'équipe
- > La difficulté de planifier les actions de l'équipe en lien avec ces personnes
- > La difficulté de les orienter au mieux.

La solution envisagée

Nous avons donc imaginé une application mobile accessible depuis la rue comprenant :

- > Un dossier usager, permettant d'accéder à la situation sociale et médicale de la personne, permettant un accompagnement global et sans perte d'information.
- > Un planificateur de tâches relié au dossier usager qui garantit une visibilité sur les actions du jour et à venir, afin de pouvoir prioriser les actions sans en oublier aucune afin de gagner en efficacité.

- > Un accès à une liste de structures vers lesquelles orienter les personnes rencontrées le plus simplement possible.

Une « Start-up d'État »

La « Start-up d'État Mano » naît en mai 2019, suite à l'impulsion tripartite du CAARUD EGO, de l'association Aurore, et des employés des maraudes de renforcer leurs actions auprès des usagers de drogues en grande précarité. C'est dans ce contexte de montée en compétence que s'inscrit la mise en place de Mano.

Le projet étant incubé au sein de la Fabrique numérique du ministère de la santé et des solidarités, nous avons dû suivre une approche incrémentale, tirée des « méthodes agiles ».

Ces méthodes ont pour objectif de présenter des solutions adaptées et durables face au problème initial, en réduisant au maximum les coûts et le temps de développement.

Pour ce faire, nous avons développé un MVP ou Produit Minimum Viable en nous basant sur les connaissances de terrain de l'équipe. Ainsi, chaque hypothèse a été expérimentée par les professionnels de la maraude du CAARUD EGO.

Grâce aux retours de ces derniers, nous avons pu préciser, détailler et améliorer, étape par étape, chacune des hypothèses émises au départ.

Ces retours ont été recueillis grâce à des entretiens, des questionnaires, ainsi que des réunions avec l'ensemble de l'équipe, avant d'être traduits sous forme de « user story » permettant à l'ensemble de l'équipe de développement d'appréhender au mieux les besoins émis par les équipes utilisatrices.

Ces mêmes méthodes ont été appliquées lors du déploiement de l'outil auprès d'autres services, d'autres associations disposant de pratiques professionnelles différentes à visée d'autres publics.

Résultats

Durant nos six premiers mois d'expérimentation avec notre MVP (septembre 2020 – février 2021), nous avons pu identifier 53 nouveaux besoins. Aujourd'hui, nous poursuivons le développement de Mano, grâce à plus de 180 « user story » exprimées par 206 professionnels utilisateurs, priorisés en fonction de leur impact sur 29 organisations d'Île-de-France (Maraudes d'intervention sociale, maraudes spécialisées, maraudes médicales, hébergement hôtelier, accueils de jour)

Nous avons étendu le champs d'utilisation de Mano, en créant une version web de l'outil, accessible depuis un ordinateur, permettant aux équipes de générer des statistiques automatiques liées à leur activité et leur public, mais également des comptes-rendus automatisés pour rendre toujours plus fluide la circulation de l'information entre les différents membres d'une même équipe. Mano permet à ces équipes de réaliser le suivi médico-social de plus de 3000 personnes, pour lesquelles près de 8000 actions ont été planifiées, et plus de 24 000 informations essentielles à l'accompagnement de leur public ont été transmises.

Nous avons également cherché à élever le niveau de sécurité de l'outil afin de protéger au mieux les données sensibles des personnes suivies, et avons créé une charte d'utilisation pour rester au plus proche de l'éthique professionnelle inhérente au travail de terrain.

Le logiciel Mano, à travers ses réunions mensuelles, est également devenu un support permettant aux différents professionnels d'Île-de-France de se rencontrer, d'échanger sur leur pratiques professionnelles, au-delà de l'utilisation première de l'outil.

Guillaume Demirhan

<https://mano-app.fabrique.social.gouv.fr/>

Le sevrage alcoolique en milieu hospitalier

ENTRETIEN AVEC JULIEN AZUAR,
MÉDECIN ADDICTOLOGUE

Julien Azuar est médecin généraliste addictologue, ancien urgentiste et aujourd'hui responsable, à l'hôpital Fernand Widal dans le 10^{ème} arrondissement de Paris, de 18 lits dédiés à 90% au sevrage alcoolique. Alter Ego l'a rencontré pour mieux comprendre les spécificités de l'alcoolodépendance par rapport à d'autres addictions.

Alter Ego : Quelle dose d'alcool bue quotidiennement commence à poser de réels problèmes de santé ?

Julien Azuar : Boire ne serait-ce qu'un verre d'alcool augmente déjà la mortalité et occasionne de réels dommages. D'une manière générale, les dégâts qui peuvent être provoqués par l'alcool sont très importants et souvent impossibles à annuler.

Sa consommation détruit notamment les neurones, c'est ce qu'on appelle la neurotoxicité. On parle également de neurotoxicité pour d'autres produits. La consommation de cocaïne par exemple va jusqu'à diminuer la taille de certaines parties du cerveau. Malgré cela, la neurotoxicité de l'alcool est bien plus grave que celle de la cocaïne. Depuis 2018, on sait que l'alcool est la première cause de troubles cognitifs sévères avant 60 ans. Sa consommation affecte la mémoire, la concentration et la motivation. De plus, ces effets perdurent après la fin de la période de consommation.

On constate également des dommages sur d'autres aspects. Dans les services d'addictologie de Fernand Widal, nous recevons des patients atteints de

diverses dépendances. Les personnes dépendantes au crack par exemple, une fois sevrées, peuvent présenter une amélioration fulgurante de leur état de santé. A l'inverse, les personnes qui ont des organes plus altérés sont bien plus concernées par l'alcoolodépendance.

Au CAARUD EGO par exemple, nous avons plus l'habitude de pratiquer la réduction des risques (RdR) concernant les produits illicites. La RdR alcool est-elle pertinente ?

Enormément ! La RdR alcool (RdR-A) c'est avant tout de l'information et une certaine prise de conscience. Sans même arrêter de boire de l'alcool, on peut

réduire sa consommation : un verre de moins par jour réduit déjà grandement la surmortalité induite par l'alcool. Le sevrage brutal d'une personne seule, en rue, suivie d'une rechute, surtout à répétition, peut être plus dommageable qu'une consommation continue, surtout si elle est réduite.

Dans notre expérience, les personnes sont plus réticentes à parler d'alcool que d'héroïne, de crack ou de mésusage de médicaments...

Nous le constatons également, ça semble paradoxal alors que l'alcool est culturellement très banal et sa consommation très répandue. Il y a probablement





plusieurs explications. Déjà, les troubles cognitifs induits ne facilitent pas la discussion.

Et puis contrairement aux opiacés ou à la cocaïne, la consommation d'alcool est un point commun avec la population générale, même s'il y a en proportion relativement peu de personnes alcoolodépendantes par rapport à toutes celles et ceux qui boivent de l'alcool. Les usagers avec lesquels nous travaillons se demandent : « Pourquoi serais-je malade, moi, alors que tout le monde boit et que les autres n'ont pas de problème ? ». Les troubles liés à l'alcool sont encore considérés comme un signe de faiblesse.

Il y a aussi une probable explication historique. A Fernand Widal, les services qui accueillaient respectivement les usagers d'opiacés et les personnes alcoolodépendantes étaient tout à fait séparés géographiquement, les professionnels n'étaient pas les mêmes et le public non plus, pour ce que nous en constatons. Les consommateurs d'héroïne faisaient preuve d'un certain snobisme vis-à-vis des personnes qui n'étaient dépendantes « qu'à » l'alcool. A l'inverse, des personnes suivies pour un problème d'alcool appréhendent, encore aujourd'hui, de consulter un médecin dans les bâtiments historiquement dédiés aux opiacés et nous disent : « Là-bas c'est pour les drogués,

c'est plus grave. » La dichotomie entre drogues licites et illicites s'estompe mais n'a pas disparu.

Il faut dire qu'il y a deux générations, boire un peu de vin était considéré comme bon pour la santé. Et les professionnels enseignaient encore en 2016 qu'une consommation hebdomadaire de 21 verres correspondait à un « usage sans risque »...

Il y a à peine 30 ans, la littérature scientifique conseillait aux femmes enceintes de boire deux verres par jour pour bien développer le fœtus ! Ce qui est considéré comme un « risque acceptable » a significativement changé depuis. Aujourd'hui, on parle de 10 verres par semaine maximum en temps normal, zéro en temps de grossesse.

La consommation de certaines personnes a beau être stable, elle serait aujourd'hui considérée comme problématique alors qu'elle ne l'était pas quelques années en arrière. Ce n'est pas forcément facile à accepter pour tout le monde.

Vous êtes responsable d'une des deux unités de Fernand Widal dédiées au sevrage, notamment d'alcool. En quoi consiste une telle hospitalisation ?

Tant que vous ne buvez pas plus de deux verres par jour en respectant toujours au moins un jour d'abstinence entre chaque jour avec boisson, vous n'aurez pas à craindre de syndrome de sevrage lourd. Mais au-delà, les risques pour les fonctions cognitives sont importants. Dans de mauvaises conditions, un sevrage brutal peut conduire au décès.

Les personnes qui sont hospitalisées ici, volontairement, peuvent consommer plus de 400g d'alcool par jour, c'est-à-dire dix « 8.6 » [une bière forte vendue à bas prix en canette d'un demi-litre]. Une telle dose serait létale pour une personne moins tolérante ! Les patients sont pris en charge soit à la suite de rendez-vous préparatoires, soit, et c'est la spécificité à Paris de cet hôpital, à la suite d'une arrivée aux urgences. Complications somatiques, accidents, syndromes de sevrage... Beaucoup de personnes arrivent aux urgences avec un trouble lié à l'alcool et l'hospitalisation pour sevrage est parfois une opportunité à saisir. Contrairement aux idées reçues, les personnes sevrées après une arrivée aux urgences restent statistiquement aussi assidues à la suite des soins et dans l'abstinence que les personnes hospitalisées après de longs préparatifs.

La durée d'une telle hospitalisation est de 14 jours par défaut. Durant ce temps,

on délivre aux personnes des compléments alimentaires, des vitamines et, pendant 5 à 7 jours, des benzos [les benzodiazépines forment une classe de médicaments réglementés très présents parmi les produits détournés par les usagers de drogues précaires]. Des introductions aux ateliers thérapeutiques sont proposées pour s'initier aux activités de groupe. Dans ces conditions, tout se passe bien.

Au milieu de notre entretien, le téléphone du docteur sonne. Un patient a été admis aux urgences car sa famille se retrouve complètement démunie face à son trouble alcoolique et l'a déposé à l'hôpital en désespoir de cause. Le genre de cas typique où il sera proposé une hospitalisation sur place pour sevrage, « en urgence ».

Après ces quelques jours, la personne est-elle guérie pour de bon ?

Une fois le syndrome de sevrage dépassé commence la période d'abstinence. Elle est facilitée par des thérapies à l'hôpital de jour et des activités collectives. Les personnes travaillent leurs compétences cognitives et sur leurs émotions, par exemple, puis rentrent chez elles le soir. En arrivant le lendemain matin, elles soufflent « dans le ballon » pour vérifier qu'elles n'ont pas bu avant de venir : dans le cas contraire elles ne peuvent se joindre au groupe pour la journée. De tels faux pas ne sont pas étonnants ni méprisés et ne condamnent pas du tout à la rechute. En revanche, la présence d'une personne alcoolisée perturberait le fonctionnement et les progrès de tout le reste du groupe.

Depuis 2015, de nouveaux traitements médicaux permettent également d'aider à diminuer sa consommation sans forcément l'interrompre. Mais contrairement aux opiacés, il n'existe pas de traitement de substitution pour l'alcool.

Quelles sont les étapes suivantes ?

Il faut des semaines, parfois des mois d'abstinence pour qu'une personne qui était alcoolodépendante et altérée cognitivement retrouve ses capacités cognitives. Seulement ensuite commencera le travail en addictologie à proprement parler, en consultation avec un confrère. Rechercher les causes de la consommation, effectuer un travail motivationnel... On a forcément envie de tout faire en même temps dès le premier jour du sevrage, mais on ne peut pas donner aux personnes des outils qu'elles ne seraient pas encore capables d'utiliser.

Propos recueillis par Inès Sanz.



Espace Marcel Olivier

Un accueil de jour où l'on consomme de l'alcool sur place !

L'ASSOCIATION AUX CAPTIFS, LA LIBÉRATION GÈRE UN ACCUEIL DE JOUR AU FONCTIONNEMENT INHABITUEL DANS LE PAYSAGE MÉDICO-SOCIAL PARISIEN.

L'ESPACE MARCEL OLIVIER EST UN DISPOSITIF DE RÉDUCTION DES RISQUES À DESTINATION DES PERSONNES QUI CONSOMMENT DE L'ALCOOL. UN COLLÈGE DU CAARUD EGO, OÙ LES CONSOMMATIONS SUR PLACE SONT PROHIBÉES, NOUS LIVRE LE RÉCIT DE SA DÉCOUVERTE.

Nous allons nous immerger le temps d'une matinée dans un espace discret du 9^{ème} arrondissement de Paris. L'entrée de l'Espace Marcel Olivier est ouverte sur la rue. C'est déjà un premier lieu de convivialité où l'on a l'habitude de se rassembler, de fumer et de discuter : l'Espace est une structure d'accueil inconditionnel. A l'intérieur, nous rencontrons Léo Cloarec. Chef de service du projet porté par l'association Aux captifs, la libération, il nous explique le projet.

Derrière la porte vient un long couloir bordé de placards. Les portes s'ouvrent et nous découvrons des étagères remplies d'aliments riches en vitamines B1 et B6. Léo nous explique qu'il faut que ces lieux provoquent un « sentiment d'abondance sur la nourriture » qui favorise la prévention des carences.

Quelques pas plus loin, nous découvrons la salle commune et pièce de vie, un lieu d'accueil pour tous où l'on ne parle ni « d'usagers » ni de « patients » mais de « personnes » qui peuvent « s'accepter en tant que personnes qui consomment de l'alcool », poursuit notre guide.

Pour elles, ces lieux offrent la possibilité de faire une pause, de venir discuter, de créer de nouveaux liens et de se reposer. Sur les tables sont disposés de la nourriture, des boissons chaudes et froides, ainsi que des jeux de société. Un bon nombre de parties de UNO sont jouées ici, « favorisant le lien social ».

Ce matin, une grande table est aussi dédiée aux activités artistiques. Une art-thérapeute et sa stagiaire sont présentes comme tous les mercredis pour accompagner les personnes accueillies. Chacun-e est libre de se joindre à cet

atelier, de se saisir de pinceaux et de gouache et de s'exprimer sur papier.

Lorsque nous évoquons la question de la réduction des risques avec Léo, il présente la boussole de la structure : « l'idée est de sécuriser un temps de consommation afin de favoriser le dialogue ».

L'EMO, comme le surnomment les professionnels, a pour objectif d'accompagner les personnes dans leur consommation telles qu'elles sont, sans en attendre de changement immédiat, et prêter en priorité attention à la sécurité des personnes.

Le travail ne vise donc pas la diminution de la consommation d'alcool (et encore moins son arrêt complet) mais la réduction des effets négatifs associés, tant directs (déshydratation, chutes...) qu'indirects (jugements négatifs subis, difficultés à s'adapter aux cadres institutionnels sans alcool...). Léo parle de « zone de stabilisation », c'est-à-dire le moment où la personne n'est ni en manque ni suralcoolisée et où elle se sent « bien ». Les usagers apprennent à la repérer ainsi que le manque et la surconsommation, pour mieux maîtriser leur consommation. Lorsqu'une

personne présente un début de syndrome de sevrage subi (tremblements, malaise...), il peut arriver que la structure lui fournisse de l'alcool en fonction de ses besoins et de sa situation. Ces situations sont ensuite rediscutées avec l'utilisateur afin d'élaborer des stratégies pour que cela ne se reproduise pas.

L'accompagnement consiste par ailleurs à faire comprendre aux personnes accueillies les effets de ce qu'elles boivent, qu'il s'agisse d'effets négatifs subis ou d'effets recherchés. La dimension culturelle de l'alcool est également appréhendée. « L'alcool, ce n'est pas que du négatif », nous glisse Léo. Le produit « est l'objet de représentations très variées » dans la société. Ici, la place de l'alcool est questionnée et la parole se veut libérée.

Stéphane fréquente l'EMO « depuis pas mal de temps ». Il a « créé du lien » et rencontré « de bonnes personnes ». Il se confie sur ses relations avec l'équipe professionnelle : « Ce sont des personnes qui nous aident à tenir debout. » En marge de notre visite, il nous fait part avec beaucoup d'émotions de la reconnaissance qu'il éprouve à l'égard

de la structure. Il apprécie l'écoute qui lui est offerte. Hors de ces murs, il voit peu à peu les mentalités évoluer sur l'interdiction de boire de l'alcool. Dans la structure d'hébergement dans laquelle il vit, il remarque une plus grande tolérance de la part des professionnels à ce sujet. Mais rien de comparable à ce qu'il trouve ici. Les bénéficiaires que nous rencontrons, à l'image du responsable de la structure, ne tarissent pas d'éloges : « C'est un projet magnifique. »

Au-delà de l'alcool lui-même, l'un des objectifs de l'EMO est de permettre aux personnes de faire le point sur leur « carrière clinique » et de prioriser les suites qu'elles souhaitent lui donner. Les personnes accueillies ont d'ailleurs la possibilité de rencontrer une psychologue sur place. Si l'une d'elles exprime une volonté de s'engager dans une démarche de soin liée à la consommation d'alcool, elle est orientée et accompagnée vers une structure qui lui permettra d'intégrer un parcours de soin adapté. Un cas de figure toujours accueilli comme une bonne nouvelle !

Thomas Cournée

La RdR-A

Réduction des risques alcool au CAARUD EGO

Le nouvel atelier dédié à la Réduction des Risques Alcool au CAARUD EGO est devenu régulier et tourne à plein. Il était temps de présenter dans Alter EGO son fonctionnement et ses objectifs.

Mardi, début d'après-midi. Au beau milieu du centre d'accueil, une dizaine de chaises sont réparties autour des deux grandes tables rondes. La moitié d'entre elles sont occupées. Comme un mardi sur deux, Thomas anime un atelier sur l'alcool. Les blagues ponctuent les échanges, le travailleur social tente de suivre son plan, les usagers l'interrompent de leurs anecdotes pertinentes et se donnent des conseils improvisés. Certains quittent la pièce en soufflant (le sujet est sensible), d'autres au contraire nous rejoignent attirés par cette thématique particulière de Réduction des Risques, devenue récurrente au CAARUD depuis janvier.

L'alcool est très présent dans la vie des usagers mais ils en parlent d'ordinaire assez peu. Certains s'essayent en ce moment à l'abstinence ; d'autres au contraire consomment massivement mais prennent soin de nous demander de remplir leurs bouteilles d'eau toutes les deux heures pour s'hydrater. Plusieurs d'entre eux prétendent ne même pas connaître le goût de la boisson, cachent leurs canettes à l'extérieur du CAARUD et viennent se renseigner à l'intérieur. L'atelier dédié est là pour accompagner toutes ces démarches dans une logique d'entraide et de soutien mutuel. Initié par Audrey Cledat, cheffe de service au CHU du Pré, lors de son passage

à EGO, l'atelier est basé sur les besoins exprimés par les usagers, en amont et à la fin de chaque séance. Portraits chinois, jeu du bonhomme, photolangage, métaplan, info/intox, lunettes de simulation alcoolémie... les outils pédagogiques sont toujours créés ou adaptés par et pour les usagers d'EGO. D'anciens buveurs font profiter le reste du groupe de leur expérience.

Au-delà de la déconstruction des idées fausses sur la boisson et la compréhension de la dépendance, les séances traitent aussi de l'estime de soi, de la gestion des émotions et de l'autosoins.

Thomas Cournée et Inès Sanz



LES BOLCHEVIKS ANONYMES
GROUPE ISSU DE L'ATELIER MUSIQUE DU CAARUD EGO
A OUVERT DANS UNE AMBIANCE DANSANTE,
LA SOIRÉE CONCERT DE LA FÊTE DE LA GOUTTE D'OR DIMANCHE 03 JUILLET 2022
LES MÉLOMANES DU QUARTIER ÉTAIENT AU RENDEZ-VOUS
POUR CE MOMENT FESTIF ET CHALEUREUX !